

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Marie de BAVIER

Les Puritains anglais au XVIIe siècle (suite) :
John Milton

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 24, p. 225-231

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Puritains anglais au XVII^e siècle

John Milton (*Suite.*)

« Ce qu'il y a de plus beau dans ce paradis, continue Taine, c'est l'enfer, et dans cette histoire de Dieu, *le premier rôle est au Diable...* Comme un Cromwell vaincu et banni, il reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme. S'il demeure maître, c'est qu'il en est digne ; plus ferme, plus entreprenant, plus politique que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actions courageuses. C'est lui qui, dans le ciel, a inventé les armes foudroyantes et gagné la victoire du second jour : c'est

lui qui, dans l'enfer, a relevé ses troupes prosternées et conçu la perte de l'homme ; c'est lui qui, franchissant les portes gardées et le chaos infini parmi tant de dangers et à travers tant d'obstacles, a révolté l'homme contre Dieu et gagné à l'enfer, le peuple entier des nouveaux vivants... Il préfère l'indépendance souffrante à la servilité heureuse, et il embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, comme une liberté et comme un bonheur. Ce sont là les fières et sombres passions politiques des puritains constants et abattus ; Milton les avait ressenties dans les vicissitudes de la guerre, et les émigrants réfugiés parmi les panthères et les sauvages de l'Amérique, les trouvaient vivantes et dressées au plus profond de leur cœur. » (Taine, *histoire de la littérature anglaise*, tome II, livre 2, p. 454-470, *passim*).

Si nous avons tenu à citer tout au long ce passage de Taine, c'est que le grand critique français, porte sans s'en douter, un jugement accablant sur la religion de Milton. Milton a beau vouloir chanter le Paradis, il ne devient éloquent que lorsqu'il s'agit de décrire l'Enfer. Dans ce poème sur Dieu, c'est Satan qui tient le premier rôle. Milton, dans son orgueil altier, ne pouvait rien comprendre au Dieu humble et caché de la Révélation chrétienne. Sa hautaine révolte contre toutes les autorités, son individualisme exalté l'avait par contre admirablement prédisposé à pénétrer dans le caractère de Satan, de ce Lucifer dont le mot d'ordre, « Je ne servirai pas » (*Non serviam*) a été repris au cours de l'histoire, par tous les révoltés.

Milton se proclame chrétien. Mais il ne croit pas aux vérités essentielles du christianisme. Son poème est ainsi vicié à la base. Comme tous les coreligionnaires, Milton ne voit pas dans l'état originel d'Adam un état surnaturel. L'homme est créé à « l'image de Dieu », liv. VIII, vers 520 et suiv.), mais il n'est pas rendu participant de

la nature divine, ainsi que l'enseigne le catholicisme. La perfection d'Adam est purement naturelle.

Il y a plus. Adam et Eve, dans leur existence au Paradis, ne sont pas seulement de prosaïques bourgeois puritains, comme Taine l'a si bien montré, mais leur intégrité morale est déjà compromise, avant que Satan ait pris la peine de la détruire. Adam, bien avant la chute, n'est-il pas déjà repris sévèrement par l'ange Raphaël pour son amour trop charnel d'Eve ? (Liv. VIII, vers 560 et suiv.)

Eve, également avant la chute, ne tient-elle pas un discours plein d'orgueil : elle est froissée parce que Adam lui recommande la prudence et semble douter de sa fermeté. Sous le fallacieux prétexte d'éprouver sa force, elle refuse même d'obéir à Adam qui lui demande de ne pas le quitter, par mesure de prudence et pour obtempérer aux avertissements de l'ange Raphaël. (Liv. IX, vers 270 et suiv.) Avant de succomber aux artifices de Satan, Eve a déjà péché par présomption !

Mais ce n'est pas seulement dans sa peinture du premier homme que Milton est infidèle à la grande tradition chrétienne. Il l'est également dans sa conception de Dieu.

La Trinité est absente de ce Ciel. Dieu le Père vit dans la solitude la plus absolue. « Je suis seul de toute éternité, dit-il, car je n'en connais pas qui s'approchent de moi, ni qui me ressemblent, encore moins qui me soient égaux. Je n'ai donc personne avec qui converser, sauf les créatures que j'ai faites. » (Liv. VIII, vers. 405-9).

Au livre III, à l'endroit où le Père et le Fils sont successivement adorés, l'Esprit n'est pas même mentionné. Le Fils d'ailleurs, n'est que « le premier-né de la Création ». (Liv. III, vers 383). Il n'est que le Vice-Régent de Dieu. (Liv. X, vers 56). Dieu le Père annonce lui-même à la cour céleste, la création de son Fils, création à laquelle le poète assigne un jour défini : « Ce jour, dit Dieu le Père, j'ai engendré Celui que je déclare mon Fils

unique, et sur cette sainte montagne j'ai sacré Celui que vous voyez maintenant à ma droite. » (Liv. V, vers 603-6).

Le dogme central du christianisme, l'Incarnation qui nous révèle l'amour infini de Dieu pour nous, disparaît ainsi, puisque ce n'est pas Dieu qui s'incarne pour nous sauver, mais une créature, une créature élevée au rang de la Divinité, je le veux bien, mais une créature tout de même.

L'arianisme de Milton est encore plus visible dans le « Paradis retrouvé » (Paradise regained).

Ce poème est consacré à la Rédemption de l'homme par le Fils de Dieu. Mais le Jésus que nous dépeint Milton, n'a ni la divine grandeur, ni la profonde humanité du Christ des Evangiles et de la Tradition chrétienne. Il est impossible à un catholique de ne pas lire sans dégoût ce poème où le Verbe fait chair est transformé en un vulgaire puritain et où la Mère de Dieu n'est plus qu'une prosaïque bourgeoise ⁽¹⁾.

Notre-Seigneur songe d'abord à délivrer la Judée du joug des Romains par la force des armes et à combattre la tyrannie dans le monde entier. (Livre I, vers 215 et suiv.)

Un soldat de Cromwell ne s'exprimerait pas autrement ! Jésus se décide cependant à consacrer sa vie à une mission purement spirituelle ; sa Mère l'encourage. Mais le Fils de Dieu fait homme a si peu conscience de

(1) La conception que Milton se fait de la Très Sainte Vierge trahit son mépris bien puritain de la femme qui transparaît dans sa conduite et dans ses œuvres. « Pour Milton comme pour l'Europe puritaine et calviniste toute entière, la femme était une créature d'une classe inférieure, dit Pattison... Le puritain avait rejeté l'idéal de la chevalerie comme faisant partie du catholicisme. » (Pattison, Milton, ch. V, p. 54).

sa divinité que c'est Marie qui est obligée de lui révéler sa naissance miraculeuse ! (Liv. I, vers 230 et suiv.)

Sur ce, Jésus se met à consulter avec soin les Ecritures. Il ne tarde pas à découvrir qu'il est bien en effet le Messie annoncé par les prophètes. (Liv. I, vers 259 et suiv.)

Après avoir été baptisé par S. Jean dans le Jourdain, il se sent poussé à aller au désert. Et en bon protestant habitué à suivre ses impulsions sentimentales, il y va, mais sans savoir pourquoi. (Liv. I, vers 289 et suiv.)

La Sainte Vierge, voyant que Jésus ne revient pas du Jourdain, se met à gémir et à se lamenter. Ce n'est pas la « Servante du Seigneur », mais une femme ambitieuse qui ne veut pas payer trop cher l'honneur qui lui a été fait par Dieu. « A quoi me sert, s'écrie-t-elle, ce grand honneur d'avoir conçu par l'opération de Dieu ? A quoi me sert la Salutation angélique : « Je vous salue pleine de grâces, bénie entre les femmes », puisque je ne suis pas moins exposée que les autres à la souffrance ? et que le Fils que j'ai enfanté me donne des sujets de crainte que n'ont pas les autres femmes ? » (Liv. II, vers 66 et suiv.)

Pendant que sa Mère pleure, Jésus entre en lutte avec Satan. Nous assistons à une joute oratoire interminable. Jésus réfute point par point les arguments fallacieux de son adversaire. Il oppose aux royaumes terrestres que lui offre le démon, la royauté spirituelle du puritain maître de son âme. (Liv. II, vers 431 et suiv.)

Le Sauveur des hommes semble n'avoir que du mépris pour ces multitudes qu'il est venu sauver : Qu'est-ce que le peuple, s'écrie-t-il, sinon un troupeau confus, une racaille bigarrée qui loue ce qui est vulgaire, ce qui ne vaut pas la peine d'être loué... Quel plaisir y a-t-il à être glorifié par des gens pareils ? » (Liv. III, vers 49 et suiv.) Le Jésus de Milton n'est ni doux ni humble de cœur. Il ratiocine, tel un disciple de Calvin, sur un ton hautain et

dédaigneux. Milton revêt inconsciemment et presque malgré lui le Messie de sa personnalité violente et orgueilleuse.

Le poète anglais semble d'ailleurs incapable de faire abstraction de lui-même ; son dernier poème consacré à la vie de Samson « Samson Agonistes », n'est qu'une glorification du puritain écrasé par la réaction monarchique, mais toujours indomptable.

Milton n'est pas seulement un grand poète ; il a incarné l'âme de tout un parti et il l'a incarnée avec une singulière grandeur. Tout est grand chez Milton, sa passion effrénée d'indépendance, sa soif ardente de renommée, son âpre énergie, le courage stoïque avec lequel il a supporté l'épreuve de la cécité. Tout est grand chez Milton, et surtout son orgueil. C'est cet orgueil qui l'a empêché d'être un grand chrétien ; car si Milton est grand dans l'ordre naturel, il est singulièrement petit dans l'ordre de la grâce. Il est bien plutôt un stoïcien qu'un chrétien, un précurseur de la libre-pensée qu'un disciple de l'Evangile. Si le « Paradis perdu » est considéré par les protestants comme un grand poème chrétien, cela tient uniquement à l'affaiblissement du sens religieux produit par la « Réforme ».

Il est heureux pour la vie intérieure des dissidents anglais que Milton n'ait pas été le seul représentant du puritanisme. Il est heureux qu'à côté de John Milton, il y ait John Bunyan.

(A suivre)

Chne André-Marie de BAVIER.